



Écrire la sociologie

Sous la direction de Daniel Vander Gucht

Revue de l'Institut de sociologie

de l'Université libre de Bruxelles 2017 / Vol. 87

Directeur de la revue : Daniel Vander Gucht

Comité de rédaction : Fabrizio Cantelli, Alain Eraly, Jean-Louis Genard, Dirk Jacobs, Firouzeh Nahavandi, Pierre Lannoy, Pierre Petit, Philippe Vienne, Nathalie Zaccai Reyners (Université libre de Bruxelles), André Ducret (Université de Genève), Franco Ferrarotti (Université La Sapienza de Rome), Gilles Ferréol (Université de Franche-Comté), Louis Jacob (Université du Québec à Montréal)

Comité de lecture : Patrick Baert (Université de Cambridge), Alain Bourdin (Université de Paris VIII), Jean-Michel Chaumont (Université catholique de Louvain), Jean-Marc Ferry (Université libre de Bruxelles), Laurent Fleury (Université Paris Diderot - Paris VII), Florent Gaudez (Université de Grenoble Alpes), Corinne Gobin (Université libre de Bruxelles), Claude Javeau (Université libre de Bruxelles), Jean-Marc Larouche (Université du Québec à Montréal), Michel Meyer (Université libre de Bruxelles), Jean-Paul Payet (Université de Genève), Bruno Péquignot (Université Sorbonne nouvelle Paris III), André Petitat (Université de Lausanne), Freddy Raphaël (Université de Strasbourg), Margarita Sanchez-Mazas (Université de Genève), Marc-Henry Soulet (Université de Fribourg), Anne Van Haecht (Université libre de Bruxelles), Didier Vrancken (Université de Liège)

Correspondance, vente et abonnements :

Anne Bivert

Secrétaire de rédaction de la *Revue de l'Institut de Sociologie*

Avenue Jeanne 44 (CP 124)

B-1050 Bruxelles

Téléphone : + 32 2 650 34 37

Fax : + 32 2 650 35 21

Courriel : ris@ulb.ac.be

Site web : <http://is.ulb.ac.be/index.php?page=presentation-revues>

Abonnement annuel : 30 €+ frais de port.

Vente des anciens numéros : 15 € numéro simple / 25 € numéro double / 35 € numéro quadruple + frais de port.

Revue publiée avec le concours du Fonds de la recherche scientifique - FNRS

Distribution en librairie : La Lettre volée via Exhibitions International et Les Belles lettres

Les articles publiés n'engagent que leurs auteurs.

© 2020 Revue de l'Institut de sociologie

ISSN 0771-6796

ISBN 978-2-87317-556-6

Dépôt légal : Bibliothèque royale de Belgique D/2020/5636/2

Conception graphique : Casiers/Fieuchs

Image de couverture : Natalia de Mello

Écrire la sociologie

Sous la direction de Daniel Vander Gucht

Revue de l'Institut de sociologie

de l'Université libre de Bruxelles **2017** / Vol. 87

Sommaire

Écrire la sociologie

- 7 Introduction
Les règles de l'écriture sociologique
Daniel Vander Gucht
- 17 L'incidence des visions du monde dans l'écriture des sciences sociales
Jean-Yves Trepos
- 41 Écriture sociologique et romans d'élections
Christophe Voilliot
- 57 Le double *Je* de Durkheim
Matthieu Béra
- 77 Pour une analyse sociologique de l'écriture littéraire.
Le cas de l'étude sociologique des œuvres des écrivains juifs de langue française
Clara Lévy
- 91 La transgression des normes sociales dans le discours littéraire :
dialogue entre littérature et sociologie dans *La Vie en rouge* de Vincent Ouattara
Ernest Bassane

Les coulisses de l'enquête

- 105 À quoi tient une enquête de terrain ?
Postures épistémologiques en chair et en os
Giulietta Laki
- 123 Au cours de l'enquête :
récit méthodologique d'une recherche doctorale sur le théâtre-action
Rachel Brahy

Introduction

Les règles de l'écriture sociologique

Daniel Vander Gucht

Université libre de Bruxelles

Les sociologues se sont peu préoccupés du langage qu'ils emploient.

PIERRE NAVILLE¹

Les vrais romanciers réalistes d'aujourd'hui sont les sociologues.

MICHEL ZÉRAFFA²

L'entrée dans la vie comme entrée dans l'illusion du réel [...] ne va pas de soi. Et les adolescences romanesques, comme celles de Frédéric ou d'Emma, qui, tel Flaubert lui-même, prennent la fiction au sérieux parce qu'ils ne parviennent pas à prendre au sérieux le réel, rappellent que la « réalité » à laquelle nous mesurons toutes les fictions n'est que le référent universellement garanti d'une illusion collective.

PIERRE BOURDIEU³

Si l'on y songe, l'écriture est bien l'activité principale du sociologue, depuis la prise de notes jusqu'à la rédaction d'articles et d'ouvrages scientifiques ou de vulgarisation, de communications à l'occasion de colloques en passant par des notes de cours, des rapports de recherche et de thèse et d'innombrables documents administratifs – soit ce que nous appelons la « littérature grise ». Homme de plume (ou de clavier) sinon de lettres, il serait, suivant la célèbre distinction opérée par Roland Barthes avec l'écrivain, un « écrivain » (soit un scribe ou un clerc). Du reste, suivant l'adage bien connu « *publish or perish* », tout chercheur novice contraint de publier (c'est-à-dire de soumettre ses écrits au débat public et au jugement de ses pairs), ne serait-ce que son mémoire, ou sa thèse s'il ambitionne de faire carrière dans le monde académique, rencontrera bien vite les règles tacites du bon usage des citations et du jargon de la profession : ces références obligées et distillées à bon escient, dont la fonction est sans doute moins d'étayer une démonstration que d'attester que l'auteur reconnaît et maîtrise pleinement les codes et les usages du monde académique. Ces conventions agissent, en effet, en tant que « système d'allusion à une sensibilité », comme disait Michel de

Certeau⁴, comme autant de « mots de passe » et de « signes de reconnaissance » marquant la connivence entre l'auteur et ses évaluateurs ainsi que sa docilité aux prescriptions du monde savant, validant ainsi sa prétention à intégrer ce milieu. Et il en va de même des figures de rhétorique, du recours aux métaphores et aux analogies⁵, mais surtout de l'usage des références bibliographiques qui garantissent la conformité du discours en l'inscrivant dans une tradition, indépendamment de la pertinence, du bien-fondé et de la justesse de la thèse elle-même.

Cette codification cryptée est destinée à ériger une barrière entre la sociologie savante universitaire et la sociologie spontanée vulgaire comme entre la sociologie et les autres sciences humaines concurrentes, mais aussi à encourager et à arbitrer les conflits d'écoles. Même dans les ouvrages destinés aux doctorants⁶, on aborde des points de méthode, des « ficelles du métier » et des manières de structurer sa thèse mais on reste évasif sur la nature et les propriétés de l'écriture scientifique⁷, les questions de genres (essai, traité, précis, manuel, thèse) et de technique ou de stratégie d'écriture et encore moins de stylistique et de rhétorique, bref on ne s'interroge guère sur le sociolecte du milieu sociologique, comme le fait remarquer Pierre Naville.

Ces questions ne sont qu'exceptionnellement abordées dans le *cursus* du sociologue, comme si l'écriture sociologique n'était ni problématique ni codifiée. Elle passe ainsi pour une sorte d'écriture neutre, blanche, objective, sans effets ni apprêts, justifiant tantôt son aridité par un refus délibéré de faire du style ou de la littérature (ce qui traduit déjà, ne serait-ce qu'en creux, un souci de ne pas déroger à ce que serait l'écriture scientifique), tantôt ses circonlocutions et ses précautions oratoires par la hantise d'être mal compris, comme s'en expliqua à de nombreuses reprises Pierre Bourdieu, qui recommandait pourtant d'« écrire comme Flaubert ». Cette occultation du dispositif scriptural, des enjeux stylistiques, de la rhétorique sociologique et des stratégies de publication ressemble à s'y méprendre à une forme d'escamotage dans la lutte que se livrent traditionnellement « le savant » et « le lettré »⁸ afin de faire prévaloir la clarté et la simplicité supposées du savant qui « énonce et décrit des faits » sur la subjectivité et les artifices du littéraire qui « fait des phrases ». Aujourd'hui encore, nombre de sociologues prennent leur distance avec la littérature en arguant que le sociologue se préoccupe avant tout de méthode tandis que l'écrivain serait la forme (voir les manuscrits de Zola suffirait pourtant à se convaincre du contraire⁹) ou que la littérature entretient l'« illusion romanesque », comme dit encore Bourdieu, tandis que les vrais romanciers réalistes seraient désormais les sociologues, selon Michel Zérafra.

Il n'en reste pas moins que cette oblitération de l'activité scripturale dans la formation sociologique est dommageable dans la mesure où elle fait non seulement l'impasse sur la dimension critique et réflexive de l'écriture sociologique, interdisant de la sorte au sociologue de s'interroger sur son propre mode d'énonciation et sur son rapport au réel médiatisé par l'écriture, mais elle prive également

le sociologue de l'expérience et du savoir des romanciers contemporains sur la dimension spéculative des mécanismes narratifs, maintenant ainsi le sociologue dans un rapport naïf au langage sur le mode du roman naturaliste du XIX^e siècle. D'après Anne Barrère et Danilo Martucelli¹⁰, les sociologues auraient refusé de s'engager sur terrain du déconstructivisme du nouveau roman ou sur celui du tournant linguistique qu'ont plus volontiers emprunté leurs collègues anthropologues, et ils en seraient ainsi restés à une forme non problématisée de réalisme social dont le roman réaliste leur fournit le modèle auquel ils restent d'ailleurs quasi exclusivement attachés pour rendre compte du réel. Il convient donc de s'interroger, dans un premier temps, sur les raisons de cette scotomisation dont fait l'objet l'écriture spéculative dans l'*épistémè* sociologique (pensons au discrédit de l'essai par rapport au traité ou au manuel dans le champ de l'édition universitaire comme dans les critères d'évaluation des dossiers académiques, et au dédain de la parole par rapport au chiffre et du récit par rapport aux archives) et, dans un second temps, sur les enjeux et les effets de cet aveuglement sur la conception que continue à se faire la sociologie de la réalité ou de l'objectivité, l'avantage de l'écrivain sur le sociologue résidant en outre dans la conscience réflexive des mécanismes narratifs du premier par rapport à une certaine naïveté en la matière du second. Mais au-delà des mérites comparés de la sociologie et du roman à rendre compte et à interpréter la réalité sociale, la question reste de savoir si la sociologie et la littérature sont compatibles, soit d'interroger la possibilité de faire de la sociologie sans être nécessairement sociologue.

En Angleterre, H. G. Wells participe aux premiers congrès de sociologie tandis qu'en Allemagne, les œuvres de Thomas Mann et de Max Weber se répondent. L'ambition du roman social, naturaliste ou réaliste, et du roman expérimental était du reste solidaire, à leur naissance, du projet sociologique naissant qui promettait pareillement de décrire et d'expliquer la réalité sociale en fonction des « lois de la biologie et de la société », comme le précisa Zola qui s'inspirait ici explicitement des principes de la médecine expérimentale de Claude Bernard, tout comme le fera Émile Durkheim lui-même. Songeons encore à Balzac dont l'avant-propos de la *Comédie humaine*¹¹ (son cycle romanesque qui s'intitulait initialement « études sociales ») tient lieu de véritable programme sociologique visant à peindre la société de son époque, ou même de Flaubert qui, en dépit de ses positions politiques conservatrices et sa revendication d'autonomie pour l'art et la littérature, n'en invitait pas moins la France à renoncer à l'inspiration et à la métaphysique pour se mettre à la critique et examiner les choses elles-mêmes... à l'instar, encore une fois, de Durkheim, comme le rappelle Wolf Lepenies¹².

À partir de ce constat on pourrait aborder littéralement la sociologie comme un « texte » susceptible d'analyses en termes de genre, de style et de rhétorique, ce qui donne l'occasion de révéler les règles tacites et les procédés implicites d'écriture tout en interrogeant les critères de scientificité de ces textes sociologiques par rapport à d'autres formes et genres d'écriture qui peuvent lui disputer le